NEUVIÈME ANNÉE. — N° 198 1er AVRIL 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

A PROPOS DE TILLY

J'ai reçu un nouvel envoi de l'X... mystérieux. Cet envoi se compose d'un manuscrit à insérer, qui ne comporte pas moins de 46 feuillets de papier écolier grand format, et d'une note personnelle dans laquelle l'énigmatique personnage expose les raisons qui, selon lui, doivent me déterminer à publier intégralement la prose qu'il lui plaît de m'adresser. Je suis au regret de ne pouvoir donner satisfaction à cet encombrant anonyme ; mais, en vérité, ses exigences sont par trop indiscrètes ! Nous l'avons accueilli à notre table, et voici que, non content de se tenir à la place que nous lui avions réservée, il voudrait prendre celles des autres convives ! Une telle attitude nous dispense de tout ménagement à son égard.

Nous ne voulons cependant pas le mettre à la porte. Nous l'obligerons seulement à se renfermer dans les limites permises. Et puisque, malgré nos avis, il persiste à délayer en des pages interminables des idées qui ne perdraient rien pourtant à être resserrées en quelques lignes, nous allons, tout en le commentant, le résumer de notre mieux.

Tout d'abord une remarque d'ordre général s'impose. Le but de la campagne entreprise par l'X... mystérieux est de démontrer que tous les phénomènes merveilleux qui se rattachent à Marie Martel sont d'origine diabolique. A-t-il raison ? A-t-il tort ? Nous n'en savons rien. Personne n'en sait rien, puisque c'est une question qui dépasse notre compétence, aussi bien que la sienne d'ailleurs, et qui ne peut être tranchée que par l'autorité ecclésiastique, laquelle jusqu'à présent ne s'est pas prononcée.

Mais admettons un instant que les conclusions de l'X... mystérieux soient exactes. Qu'est-ce que cela, je vous le demande, prouverait contre Tilly ? Marie Martel n'est pas Tilly à elle toute seule.

Faisons une supposition. Supposons que Marie Martel n'existe pas, qu'elle n'a jamais existé. C'est un groupe de faits très intéressants, très touchants, très émouvants, qui disparaît de l'ensemble des manifestations supranaturelles qui ont été constatées à Tilly ; ce n'est pas le moins du monde Tilly qui s'évanouit.

Pour nous, nous l'avons souvent dit, on peut diviser les événements tilliens en trois catégories.

Il y a eu les apparitions de l'Ecole, qui sont, assurément, de toutes les manifestations, les plus pures ; il y a eu les visions multiples, bizarres, composites et disparates d'une foule de voyants, hommes et femmes, qui, certainement, ont beaucoup plus troublé les imaginations qu'elles n'ont excité la foi ; et, entre ces deux groupes, il y a eu d'autres visions qui, moins simples que les premières, mais moins troublantes que les secondes, pourront, suivant les cas, être rattachées à la première catégorie ou à la seconde.

Les visions de Marie Martel font partie de ce groupe intermédiaire.

Nous souhaitons pour Marie Martel, et pour les amitiés ferventes qui se sont groupées autour d'elle, que, lorsque le jugement de l'Eglise interviendra, ce jugement soit en sa faveur ; mais, si notre vœu était déçu, les apparitions de l'Ecole n'en resteraient pas moins intactes, — et pour nous, ces apparitions de

l'Ecole, nous ne cesserons de le répéter, si elles ne sont pas le tout de Tilly, en sont certainement l'essentiel.

Dans ces conditions, nous ne voyons pas très bien le but auquel tend, dans sa campagne, l'X... mystérieux, à moins qu'il ne poursuive une vengeance personnelle; mais, en dépit de ce qu'on nous affirme, nous ne voulons pas croire à un aussi vilain mobile.

Ceci dit, résumons les nouveaux griefs formulés par l'anonyme contre Marie Martel.

Le premier a trait aux phénomènes qu'on a constatés, à diverses reprises, sur la statue du Sacré-Cœur qui se trouve dans la salle à manger de la bienfaitrice de Marie Martel, Mme Henry. L'X... cite ce texte, tiré d'un article de M. le chanoine Faralicq, paru dans le numéro de l'*Echo du Merveilleux* du 1er décembre 1902 :

« A la suite de M. le doyen et de M. Lebaut, prêtre « attaché à la cathédrale de Versailles, une quinzaine « de personnes entrèrent chez Marie Martel..... Une « d'elles regardant une statue du Sacré-Cœur haute « de soixante-cinq à soixante-dix centimètres, vit la « physionomie prendre sensiblement une expression « de tristesse profonde..... Elle s'écria : « Regardez « comme cette figure est triste..... » On entend Marie « Martel dire : « Oh ! mon Sacré-Cœur ! comme il est « triste !... » Tous virent des larmes tomber des yeux « et le sang couler des mains de la statue. *La tête « et les mains avaient pris des proportions « humaines*. Les larmes et le sang arrivés à une « certaine distance de leur source se volatilisaient sans « toucher le sol..... Peu à peu la statue reprit ses « formes naturelles..... »

Là-dessus, notre anonyme se livre à une longue dissertation qui roule d'un bout à l'autre sur cette idée que la statue devait être grotesque si, seules, la tête et les mains avaient pris des proportions humaines, alors que tout le reste du corps avait gardé sa forme naturelle.

Il ne nous coûte pas de reconnaître que, si les choses se sont passées comme le suppose l'X... mystérieux, ses réflexions sont justifiées. Mais la conclusion à en tirer serait que, dans ce cas particulier, l'origine du phénomène pourrait être considérée comme diabolique. En inférer que tous les autres faits merveilleux qui se rapportent à Marie Martel ont la même origine est, à notre sens, un peu audacieux.

La supposition contraire paraîtrait plutôt vraisemblable. C'est, en effet, autour des personnages favorisés d'apparitions ou de faveurs divines que, si j'en crois mes lectures, le démon multiplie ses prestiges. La vie du curé d'Ars n'en est-elle pas un exemple et une preuve?

Mais est-il prouvé que les choses se soient passées comme l'imagine l'X... mystérieux ? Le texte de M. le chanoine Faralicq peut le faire croire, mais cependant ne le dit pas implicitement. « La tête et les mains avaient pris des proportions humaines », écrit-il.

Il peut très bien se faire que le corps tout entier ait pris ces proportions et que l'auteur de l'article n'ait parlé de la *tête* et des *mains* que parce que la tête et les mains, l'une à cause de son expression de tristesse, les autres à cause du sang qui en coulait, avaient surtout attiré l'attention des témoins. A l'occasion, M. le chanoine Faralicq ou M. l'abbé Lebaut seraient très aimables de nous fixer sur ce point.

Un autre grief invoqué par l'X... mystérieux contre Marie Martel se rapporte aux prophéties qu'elle aurait faites, aux fleurs et bouquets qui se seraient parfois chez elle conservés au delà du temps normal, à la coïncidence des visions de Marie Martel avec celles d'autres voyantes que l'on dut, par la suite, éloigner du champ Lepetit, au reflet des apparitions sur les yeux des extatiques, etc. Tout cela n'a rien de très nouveau.

Mais l'X... mystérieux nous promet des révélations sensationnelles sur la guérison de Thérèse Lebourgeois. Nous attendrons ces révélations sensationnelles.

Ce qui ressort de l'immense fatras, dont j'ai extirpé l'idée essentielle, c'est qu'aucun des faits qui concernent Marie Martel ne porte, selon l'X.. mystérieux, le cachet d'une origine divine.

C'est une opinion, rien qu'une opinion. Elle ne blesserait personne si elle était exprimée en termes mesurés.

Ce n'est malheureusement pas le cas. A chaque instant, dans la prose de l'X... mystérieux, perce une hostilité, une sorte de méchanceté vindicative, dont la raison nous sera peut-être connue un jour...

Je sais bien qu'il proteste de la pureté de ses intentions; mais le moyen de le croire ! S'il n'exprimait qu'une opinion désintéressée, s'il ne poursui-

vait aucune vengeance ou aucun dessein caché, pourquoi s'obstinerait-il à garder l'anonyme ?

Au reste, cela le regarde ! Aussi bien, la seule moralité à tirer pour nous de tout cela, c'est que si la cause de Tilly était définitivement perdue comme d'aucuns voudraient le prétendre, elle ne susciterait point de telles attaques. On ne s'attaque pas avec une pareille passion à ce qui est mort... Nous gardons tous nos espoirs...

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Scarron alchimiste.*

Le gouailleur forcené que M. Catulle Mendès met aujourd'hui à la scène, bien qu'il fit profession de rire de tout, s'occupa fort sérieusement d'alchimie. « Le « pauvre homme, dit sa femme, avait toujours quel- « que chimère dans la tête et mangeait tout ce qu'il « avait de liquide en espérance de la pierre philoso- « phale ou de quelque autre chose aussi bien fondée. » On a, d'ailleurs, peu de renseignements sur ces recherches alchimiques de Scarron. Cloué dans sa chaise par ses infirmités, il ne soufflait pas lui-même, comme bien l'on pense, et se contentait de subventionner, sur sa maigre bourse, les recherches des autres. Il mettait de l'argent là comme il en mettait dans un tas d'affaires, car Scarron est peut-être le premier poète qui « ait fait des affaires » ; comme il en avait mis, par exemple, dans cette Compagnie de la France équinoxiale, quand il pensait aller en Amérique pour rétablir sa santé, projet qui lui coûta trois mille livres, mais lui valut d'épouser cette sage et prudente Françoise d'Aubigné, alors jolie enfant de treize ans, que le chevalier de Méré appelait « la belle Indienne », et qui fut amenée un jour près de la chaise en forme de guérite roulante où se tenait le poète perclus pour lui donner des renseignements sur l'Amérique.

Ce qui rendait la sage Françoise si sceptique, c'était peut-être qu'une négresse martiniquaise lui avait prédit qu'elle serait « presque reine », comme une autre (ou, qui sait ? la même) prédit à Joséphine Tascher qu'elle serait « plus que reine ». Or, quelle apparence que la prédiction se réalisât pour la fille du misérable et vagabond Constant d'Aubigné ? pour la pauvre enfant aux mains rouges de froid, que réchauffait si mal le brasero de son avare tante, Mme de Neuillan ? pour la jeune fille abandonnée qui se résignait à épouser un malheureux contrefait dont Cyrano fait cette description : « Il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le col sans le pouvoir étrangler; et, ces jours passés, un de ses amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras tors et pétrifiés sur ses hanches, il avait pris son corps pour un gibet où le diable avait pendu son âme, et se persuada même qu'il pouvait être arrivé que le ciel, animant ce cadavre infecté et pourri, avait voulu jeter son âme à la voirie. » Plus tard, sans doute, Françoise d'Aubigné fit-elle amende honorable à la négresse quand elle fut devenue la puissante marquise de Maintenon.

Scarron avait deux choses à demander à l'art alchimique : la fortune, dont il était fort avide, et la santé, dont il était plus avide encore. Il croyait, comme tout son siècle et comme le siècle précédent, que l'or potable était la panacée universelle. C'est à l'or potable que Brantôme attribue la conservation miraculeuse de la beauté de la duchesse de Valentinois. C'est à l'or potable que Corbinelli, l'ami de Mme de Sévigné, qui vécut plus de cent ans, prétendait devoir sa merveilleuse longévité. (Voyez la lettre de Mme de Sévigné à Bussy, du 13 octobre 1677.)

L'Empereur Rodolphe avait un médecin qui le tint en santé durant de longues années par ce moyen. Ce médecin avait à son service un jeune garçon, du nom de Saint-Léger, à qui, par affection, il montra tous ses secrets. Le médecin mort, ce jeune garçon eut peur qu'on l'enfermât. Il se sauve, vient à Paris et loue une chambre chez un homme qui recevait des pensionnaires pour l'Université.

Il y avait dans cet hôtel un étudiant nommé du Pré (de qui Tallemant dit tenir l'histoire). Saint-Léger fit sa connaissance, le reconnut discret et l'employa à son service. Tantôt il l'envoyait prendre certaines drogues chez l'apothicaire, tantôt il lui donnait un coffret très lourd à porter chez l'affineur (d'or), qui récompensait souvent d'un écu le commissionnaire. Saint-Léger fit des cures admirables. Enfin, M. de Bernighen le reconnut pour cet aide du médecin de l'Empereur qui s'était enfui, et l'on envoya chez lui un exempt. — « Il est à la messe », répondit du Pré. Il y était allé, en effet ; mais, sans doute eut-il vent de quelque chose, car il ne reparut pas.

Tout le monde croyait alors à des moyens merveilleux et soudains de forcer la main à la fortune. Le fils du surintendant d'Emery, M. de Thoré, adorait une épingle jaune, à laquelle il prétendait devoir sa prospérité. (Il en a déjà été question à cette place.) MM. Séguier avaient chez eux, disait-on, une naine indienne, sorcière et sybille, qui leur donnait de l'or à profusion et leur dévoilait les secrets des conseils des Rois. La marquise d'Excideuil, qui raffolait de bonbons et de confitures, s'en faisait donner tout son saoûl par son mari en lui persuadant que c'était pour se rendre favorable la naine de MM. Séguier. Les dames de Normandie se faisaient fouetter par le fameux sergent la Brizardière pour faire de beaux mariages. Une demoiselle de Talvat, qu'il fouettait rudement, criait : — « Hé ! tout doux, M. de la Bri-

zardière, j'aime mieux qu'il soit un peu moins riche. »

L'alchimie n'enrichit pas Scarron, qui gueusa et mendia toujours. Pourtant l'inventaire dressé à sa mort trahit une certaine aisance. Il y avait comme domesticité un valet de chambre, une femme de chambre, une fille de cuisine, une fille de chambre, et « une fille domestique travaillant en tapisserie ». Au moment où il mourut, l'alchimie allait cesser d'être innocente et tomber aux mains des empoisonneurs. Le « four de digestion » de Sainte-Croix s'allumait, dans le légendaire laboratoire du cul-de-sac de la place Maubert, où venait souvent une petite personne élégante et vive, aux yeux bleus enjoués, aux beaux cheveux châtains, qui était Mme la marquise de Brinvilliers.

George Malet.

CHEZ MADAME FLAUBERT

C'est peut-être une faiblesse de ma part, mais je ne puis entendre parler d'une nouvelle cartomancienne sans avoir la curiosité d'aller la consulter. Non pas que j'éprouve un désir ardent de connaître ce que l'avenir me réserve : je n'interroge jamais les voyantes ni sur moi-même, ni sur les miens! mais j'ai constaté, maintes fois, que les *cartomanciennes*, sinon les *cartes*, disaient des choses fort justes, et qui se réalisaient. Et c'est précisément pour me rendre compte de leurs procédés de divination, pour essayer de m'expliquer leur lucidité, restée pour moi très énigmatique jusqu'à présent, que j'éprouve ce besoin de les voir à l'œuvre.

L'*Echo*, sous la signature de Mme Maurecy, vous a déjà parlé de Mme Flaubert. Diverses personnes qui, à la suite de cet article, sont allées lui rendre visite, en sont revenues absolument stupéfaites. J'ai fait comme elles et si, en ce qui me concerne, le mot stupéfait serait peut être exagéré, je dois convenir du moins que j'ai été très intéressé.

Mme Flaubert n'a pas précisément de méthode. Après vous avoir fait souffler sur les lames du tarot étalées en éventail, elle les place, devant elle, à sa fantaisie. Puis elle vous dit :

— Songez fortement à l'objet sur lequel vous désirez que je vous réponde.

Et, alors, en tâtonnant d'abord, puis en précisant de plus en plus sa pensée, elle arrive à découvrir très exactement l'objet sur lequel vous avez fixé votre esprit (quand je dis objet, je parle non pas seulement d'une chose concrète, mais d'une chose quelconque, projet, travail à entreprendre, maladie d'un proche, etc.) et, ce premier point établi, vaticine, c'est bien le mot, les yeux fixés sur les cartes.

Sur trois expériences que j'ai tentées, deux ont admirablement réussi ; la troisième, sans avoir complètement échoué, a été douteuse. Mais cette expérience, à demi ratée, était curieuse. En voici la raison.

En suivant les deux premières expériences, je m'étais dit :

« Mme Flaubert s'intitule cartomancienne ou liseuse de tarots. En réalité, elle n'est ni l'une ni l'autre. C'est une liseuse de pensées. »

Et mon hypothèse semblait bien confirmée par les faits.

Mais quand je constatai que la troisième tentative avait échoué, je dus abandonner cette explication. Si, en effet, Mme Flaubert avait lu dans ma pensée, pour les deux premières expériences, il n'y avait aucune raison pour qu'elle n'y lût pas également pour la troisième !

J'ajoute même que, s'il se fût agi réellement d'une lecture de pensée, la troisième expérience aurait dû réussir plutôt que les deux autres, attendu que j'avais choisi, pour ce dernier essai, un objet très simple, très précis, et que j'y avais plus fortement que pour les autres, attaché mon esprit...

D'ailleurs, la lecture de pensée n'aurait expliqué qu'une partie du phénomène. Elle n'aurait pas expliqué la faculté de prévision que les consultants de Mme Flaubert lui reconnaissent unanimement.

Alors quoi ?

J'interrogeai Mme Flaubert. Mais Mme Flaubert ne se pique ni de psychologie, ni de science d'aucune sorte. Elle m'avoua fort ingénuement que les lames du tarot, quand elle les regardait, lui faisaient dire certaines choses, mais qu'elle ne savait pas le moins du monde pourquoi elle disait ces choses plutôt que d'autres.

Elle eut un mot qui me parut très bien peindre ce qu'elle éprouvait :

— Les cartes, me dit-elle, servent de tremplin à mon imagination. Elles créent des images en moi et je traduis ces images. Voilà tout. Pourquoi ces images correspondent-elles à la réalité, à la réalité présente toujours, à la réalité future si souvent? C'est ce que je ne saurais dire.

— Vraiment, fis-je, vous ne vous êtes jamais demandé...

— Les fluides, peut-être. Mon mari est un Hindou...

Et Mme Flaubert me parla des fakirs, des Indes, de tous les phénomènes que vous savez. Puis elle conclut :

— Oui, je crois que c'est une question de fluides. Ce qui me le fait croire, c'est que mes réponses sont rarement justes quand on m'interroge sur des choses qui n'intéressent pas personnellement le consultant.

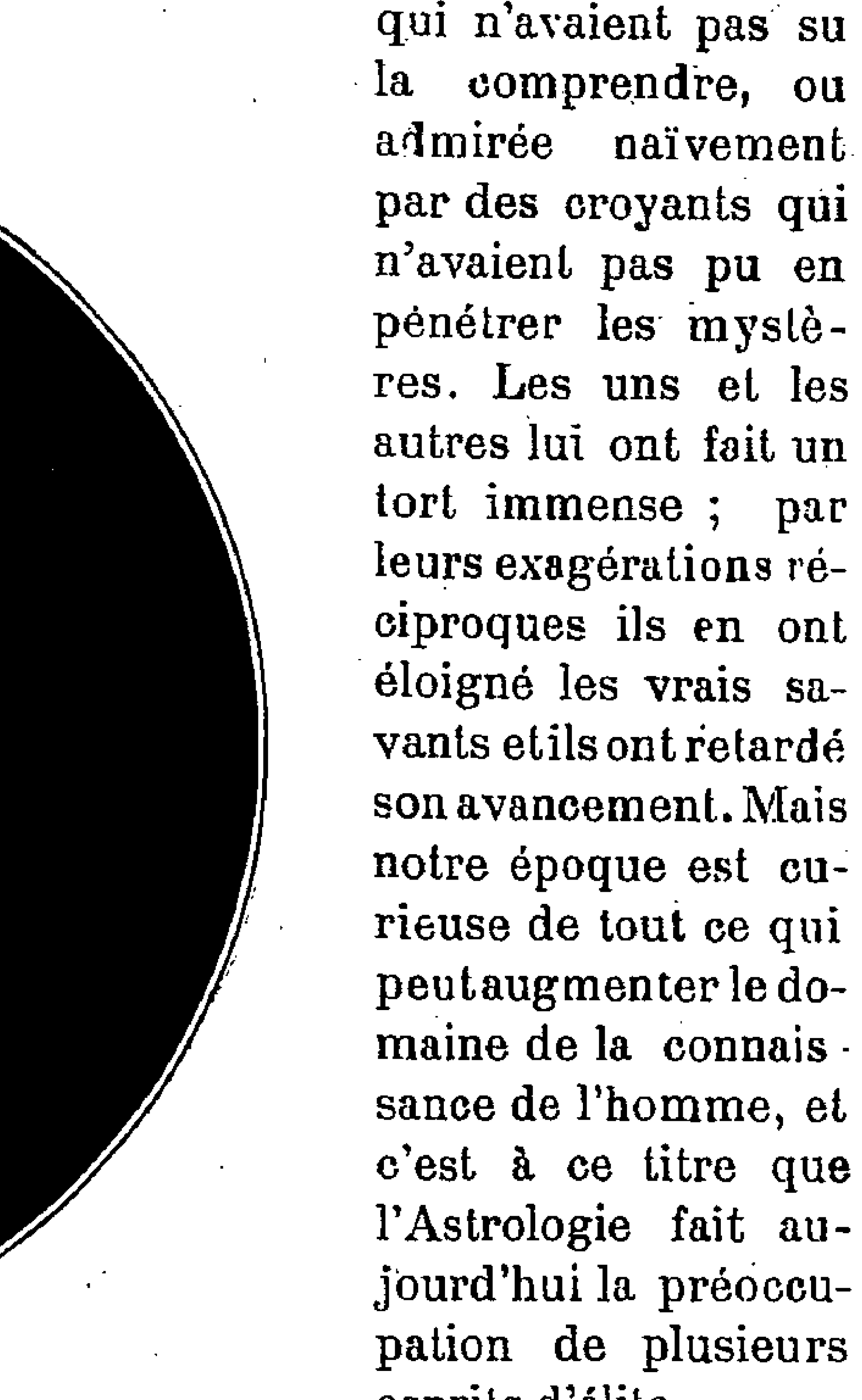
Preuve, à mon sens, qu'un lien quelconque, qu'un contact, qu'une affinité est nécessaire entre le consultant et moi-même. Mais c'est là, je m'en rends compte, une explication qui n'en est pas une, car elle ne fait que reculer la difficulté. Comment les fluides me permettraient-ils de lire dans l'avenir des personnes qui m'interrogent?

Alors, à mon tour, je risquai une théorie.

— Une certaine école de métapsychistes, dis-je ..

A cette entrée solennelle en matière, Mme Flaubert sourit. Je continuai sans me troubler :

— Une certaine école de métapsychistes, dis-je, prétend que tous les événements présents, passés et futurs, sont inscrits dans ce qu'elle appelle l'*astral*, sous forme de clichés. L'événement réalisé est au cliché astral ce que l'épreuve tirée sur papier est au cliché photographique. Le cliché subsiste, même quand l'épreuve en papier est détruite. De même les clichés astraux préexistent et survivent aux événements. Ces clichés, toujours d'après la même théorie, flottent, en quelque sorte, dans ce que nous nommons les fluides, dans l'astral ambiant des consultants... Ce sont sans doute ces clichés qu'une faculté spéciale vous permet de discerner...

MME FLAUBERT

Mais je m'aperçus que je m'embarquais dans une explication qui faisait sourire Mme Flaubert — et qui ne tarda pas à me faire sourire moi-même.

Et je m'en revins aussi ignorant que par le passé de la véritable cause de la clairvoyance des cartomanciennes.

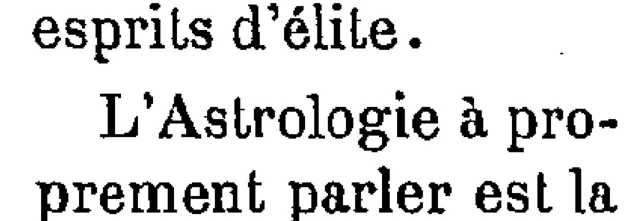
Je n'avais cependant pas perdu mon temps, car rien n'est curieux, je vous assure, comme de voir Mme Flaubert découvrir votre pensée et la poursuivre avec vous au-delà des limites du temps présent.

GASTON MERY.

PETIT COURS D'ASTROLOGIE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA SCIENCE ASTRALE

De toutes les sciences dites occultes, l'Astrologie est une des moins connues. Son abord est si pénible qu'elle a rebuté plus d'un chercheur et que, maintes fois, elle a été décriée follement par des sceptiques qui n'avaient pas su la comprendre, ou admirée naïvement par des croyants qui n'avaient pas pu en pénétrer les mystères. Les uns et les autres lui ont fait un tort immense ; par leurs exagérations réciproques ils en ont éloigné les vrais savants et ils ont retardé son avancement. Mais notre époque est curieuse de tout ce qui peut augmenter le domaine de la connaissance de l'homme, et c'est à ce titre que l'Astrologie fait aujourd'hui la préoccupation de plusieurs esprits d'élite.



L'Astrologie à proprement parler est la science qui traite des astres dans leur vie propre et dans leur vie en groupe. Autrement dit, l'Astrologie considère les corps célestes ou astres comme des corps vivants et elle les étudie dans leurs manifestations vitales soit en particulier, soit réunis en un groupe stellaire, tel par exemple que le système solaire dont notre Terre fait partie.

L'Astrologie repose donc sur un principe alchimique dit principe de *l'hylozoïsme* ; on entend par là la théorie qui considère la matière brute elle-même comme un être vivant, quoique vivant d'une vie très rudimentaire. Cette théorie, qui aurait il y a quelques années choqué des gens même avertis, paraît aujourd'hui moins exagérée depuis que l'on a acquis la preuve physique de l'état radiant de la matière et que l'on a établi l'analogie entre cet état et les manifestations psychiques de l'homme par les *rayons N*.

Avant donc d'aller plus avant dans l'Astrologie, il

conviendrait de démontrer la certitude de la vie d'un astre. La chose, quoique intéressante, n'en serait pas moins fort compliquée et demanderait des développements très longs et très savants qui ne seraient pas d'un grand profit pour une explication succincte de la science des astres. Une simple considération peut du reste en tenir lieu.

Si l'on admet que les astres soient des êtres vivants, il faut leur accorder d'être composés d'un corps et d'un esprit; or, le globe matériel peut à la rigueur constituer un corps, mais où est cet esprit, cette âme? Sans approfondir, nous remarquerons que ce corps matériel est non seulement formé par le globe lui-même, mais aussi par tous les corps des êtres organisés ou non qui se trouvent à sa surface — et que, par conséquent, l'esprit peut de même être formé pour une part de la réunion de tous les esprits de ces êtres. On voit donc de quelle façon un astre peut être doué de vie.

Cette vie se manifeste de deux façons différentes : matériellement et spirituellement — comme la vie de l'homme qui est physique et intellectuelle. Ses manifestations matérielles sont étudiées par les astronomes et aujourd'hui reçues sans conteste par tout le monde. Ses manifestations spirituelles font l'objet de la science astrologique.

Mais les unes et les autres sont parallèles et simultanées, de sorte que l'on ne peut pas dire quelles sont celles qui sont la cause des autres et qu'il est impossible d'ignorer les premières pour étudier les secondes. C'est là la grande difficulté de l'astrologie : il faut être astronome pour s'y livrer avec fruit.

Un aperçu sur les manifestations de la vie matérielle d'un astre est donc ici nécessaire.

Tout astre évolue en accomplissant *douze* mouvements. Mais de ces douze mouvements, deux seuls sont particulièrement à considérer : la rotation sur l'axe et la révolution autour d'un des foyers de l'orbite — soit pour la Terre la rotation sur elle-même qui produit le jour et la nuit et la révolution autour du Soleil qui produit les quatre saisons de l'année. La raison mathématique de ces mouvements est donnée par la loi de la gravitation universelle. Leur conséquence est le groupement des satellites autour des planètes et des systèmes planètes-satellites autour d'un Soleil, puis sans doute aussi des divers systèmes solaires autour d'une étoile et des systèmes stellaires autour d'un autre astre, etc..., — le Ciel entier fonctionnant comme un admirable mouvement d'horlogerie dans lequel chaque roue, petite ou grande, accomplit sa besogne propre tout en contribuant à l'œuvre commune.

Si nous étions placés au centre de notre système solaire, sur le Soleil lui-même, nous verrions toutes les planètes tourner autour de nous, dans le même sens, d'occident en orient, avec des vitesses à peu près constantes et suivant des routes comprises dans une zone céleste de 10 degrés environ. Cela nous paraîtrait aussi simple que le mouvement de la Lune autour de la Terre. De sorte que les planètes évoluent dans une façon d'anneau dont la largeur équivaut à peine à un trente-sixième de la totalité de la sphère céleste dont le Soleil pourrait être le centre. C'est cet anneau que l'on nomme le *zodiaque*.

La Terre met à le parcourir environ 365 jours. C'est-à-dire qu'elle tourne à peu près 365 fois sur elle-même tandis qu'elle fait un tour complet circum-solaire.

Or, en accomplissant ce chemin, elle ne rencontre jamais ses sœurs, les autres planètes, mais elle passe à côté, devant ou derrière elles, et celles-ci, en vertu de la loi physique de l'attraction, occasionnent quelques petites perturbations dans sa course; elle-même, d'ailleurs, en fait autant à leur égard. Ces perturbations sont consignées dans les almanachs astronomiques; ce sont elles qui ont aidé à la découverte de la planète Neptune par Le Verrier en 1846.

D'autre part la Lune, satellite de la Terre, en tournant constamment autour d'elle, provoque des phénomènes attractifs dont les principaux sont bien connus sous le nom de marées.

Or, si les astres ont une vie spirituelle en même temps qu'une vie physique, il y a lieu de remarquer si les perturbations d'ordre physique ne sont pas simultanées avec des perturbations d'ordre spirituel.

C'est là qu'intervient l'astrologie expérimentale.

Cependant l'astrologie divinatoire ou horoscopie ne s'occupe que de la société humaine et de l'homme; pourquoi? Si les perturbations astrales se produisent, elles doivent influencer tous les êtres d'un même globe, or tout est être, dit l'hylozoïsme... En effet, mais que l'on songe à l'échelle des êtres : depuis le minéral doué uniquement de vie latente, en passant par l'homme, la planète, le soleil, jusqu'à l'étoile, centre des divers systèmes solaires, pour ne pas aller plus loin, il est certain que plus l'être sera élevé dans cette hiérarchie, plus il sera intimement lié au fonctionnement du Grand-Tout et que ses mouvements seront simples et procèderont de lois simples, car plus on s'élève, plus on se rapproche de l'unité. Dans ces conditions, on comprend que l'étude des influences astrales sont plus faciles à constater chez des êtres très élevés et que, parmi les êtres terrestres, l'homme et l'espèce humaine dont il fait partie sont précisément dans ce cas comparativement aux minéraux aux végétaux et aux autres animaux.

Les expériences de l'astrologie expérimentale se feront donc au profit de l'homme considéré comme l'être le plus évolué (c'est-à-dire supérieur) du monde terrestre.

(*A suivre.*) PIERRE PIOBB.

ENCORE LES ÉVÉNEMENTS PROCHAINS

Les considérations sur les prophéties développées par MM. Nébo, Vanki, Timothée dans le numéro du 15 mars de l'*Echo du Merveilleux*, sont des plus intéressantes ; elles montrent que si Dieu s'est souvent réservé la connaissance précise de la date des événements annoncés et l'a couverte d'un voile plus ou moins épais, il l'a parfois indiquée fort clairement. Les révélations privées les plus récentes en sont la preuve et, grâce à elles, nous savons que la Révolution en France touche à sa fin et que la Religion, loin de succomber bientôt sous les assauts répétés de la franc-maçonnerie, va se ranimer et prendre un nouvel essor. Si l'on admet que le Grand Monarque doit arriver avec l'automne de 1907 et que son précurseur, ou mieux son prédécesseur, règnera deux ans, quelques mois à peine nous sépareraient de la disparition du régime actuel.

En effet, saint Ignace de Loyola a dit à la vénérable Anne de la Foi : « La fête qu'on célèbre en mon « honneur (31 juillet) ne sera pas passée, qu'un grand « attentera contre la nation choisie du Christ, quoique « indigne . Dieu permettra son succès pour un temps « afin de punir les méchants ! »

Si la durée de son passage au pouvoir est de deux ans, pour peu que la guerre civile qui suivra se prolonge deux ou trois mois, on se trouvera juste à l'arrivée du Grand Monarque.

Le quatrain 32 de la Xe centurie de Nostradamus me paraît lui être tout à fait applicable :

Le Grand Empire chacun en devait être;
Un sur les autres le viendra obtenir,
Mais peu de temps sera son règne et être :
Deux ans par naves se pourra soutenir

Une personne pieuse, favorisée de révélations, a dit : « Ce roi ne règnera pas longtemps ; il n'aura pas com« mencé de régner que Dieu se manifestera par sa « puissance » (c'est-à-dire par les châtiments, par les fléaux nombreux et variés tant de fois annoncés !). C'est à lui que l'abbé Torné, interprétant Nostradamus, applique ce passage de l'Apocalypse (chap. XVII, v. 10) : « Ce sont sept rois; cinq sont morts... *le septième* n'est « pas encore venu, et il faut qu'il *demeure peu.* » (Puisse-t-il du moins faire de grandes et belles choses, s'il veut illustrer son nom et glorifier sa mémoire.)

Ces documents me paraissent corroborer ceux qui sont exposés dans l'article de M. Timothée et affermir l'opinion de ceux qui pensent que nous sommes à la veille de l'intervention de Dieu.

Les sectaires, en séparant l'Eglise de l'Etat, sont persuadés qu'ils vont atteindre le but qu'ils poursuivent depuis longtemps, c'est-à-dire la déchristianisation de la France ; mais, contre leur attente, leurs efforts seront impuissants à établir le schisme et l'athéisme en France.

Si j'avais l'honneur d'être député, je n'hésiterais pas à lire, avant le vote de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les paroles de Notre Seigneur à Marie Lataste : « L'Impiété fait ses préparatifs pour « un temps qu'elle ne croit pas éloigné et qu'elle veut « hâter de tout son pouvoir, mais, en vérité je vous « le dis, l'Impiété sera renversée, ses projets dissipés, « ses desseins réduits à néant à l'heure où elle les « croira accomplis et exécutés pour toujours. »

Bien des gens instruits, animés d'excellents sentiments, riraient d'une telle témérité, d'une audace au moins prématurée, persuadés qu'ils sont que quinze ou vingt ans sont encore nécessaires pour transformer la France au point de vue politique et religieux. Pour leur répondre, je me contenterai d'invoquer l'autorité du Père Hyacinthe Coma, prêchant aux religieuses de Maurèze en 1859. Après leur avoir annoncé plusieurs événements célèbres qui se sont depuis réalisés à la lettre, il ajouta : « La Providence tient en réserve « un moyen imprévu qui fera d'un seul coup ce qui « eût demandé beaucoup de temps en suivant le cours « naturel des choses. » Il faisait sans doute allusion aux grandes catastrophes qui, en éclairant le plus grand nombre des indifférents, les ramèneront à la pratique de la religion, et, en détruisant les mauvais, enlèveront les obstacles qui s'opposent à l'épanouissement de la foi. Car non seulement les sectaires seront expulsés du pouvoir, mais ils périront en grand nombre, et les prophéties font même connaître le sort qui leur est réservé dans l'éternité. Les deux tiers des victimes seront précipités en enfer, l'autre tiers ira en purgatoire. Ces privilégiés devront leur salut au châtiment spécial qui leur est destiné. Voyant qu'il n'atteint qu'eux seuls, ils reconnaîtront la main de Dieu qui les frappe et se convertiront. Le genre du fléau n'est pas indiqué ; quelques-uns avaient pensé aux ténèbres, pendant lesquelles les cierges bénits donneront seuls la lumière, et qui seront pestilentielles ; mais, comme elles seront générales, il est plus probable qu'il s'agit d'une maladie épidémique, puisque les épidémies sont mentionnées parmi les fléaux annoncés. Dr L. C.

26 mars 1905.

LES PRÉDICTIONS AUTHENTIQUES
DE LA RÉVOLUTION

Le très savant correspondant de l'*Écho du Merveilleux,* dans sa réponse à la question de M. de Novaye, établit avec citations à l'appui que la Révolution française et sa date précise ont été prédites, d'une part, en 1414, par Pierre d'Ailly, astrologue célèbre, d'autre part probablement par Nostradamus dans sa lettre à Henri second.

Un très sérieux commentateur des Centuries, Anatole Le Pelletier, dans son ouvrage de 1867, décrit la plus ancienne édition des œuvres de Nostradamus que possède la Bibliothèque Nationale (lettre V n° 4621), et dont la 2e section contient la lettre à Henri second. Puis il s'exprime ainsi : « La 2e section a été imprimée en 1566 aussitôt après la mort de Nostradamus. » (La 1re section avait été imprimée du vivant du prophète par le même Pierre Rigaud, à Lyon; les deux fascicules auraient été réunis plus tard en une même reliure.)

Le Pelletier continue : « Le texte type de cette pré-
« cieuse édition formera le corps de mon ouvrage ; je
« le reproduirai intégralement, sans y ajouter ni en
« retrancher un iota. »

Or, la phrase qui nous occupe, finissant par ces mots : « jusques à l'an mil sept cent nonante deux, « que l'on cuidera estre une rénovation de siècle » est bien conforme au texte produit par M. Nébo. On en conclura qu'il est non seulement probable, mais absolument certain que Nostradamus, en 1566 ou antérieurement, a prévu la Révolution française *avec sa date précise*.

M. Nébo mentionne un livre du chanoine Roussat intitulé *De l'état et mutation des temps* et en cite quelques mots : « Mesme les astrologues disent, etc. » Ce passage a été copié par Roussat dans le livre de Pierre Turrel intitulé *Le période*, publié dix-neuf ans auparavant.

L'hypothèse suivante est peut-être admissible : parmi les savants des XVe et XVIe siècles a pu se répandre une tradition propagée en 1414 par Pierre d'Ailly et peut-être avant lui par d'autres astrologues, tradition tendant à établir que ceux qui vivront en 1789 assisteront à de grands et extraordinaires bouleversements. Turrel et Roussat ont cru devoir successivement se faire l'écho des traditions qu'ils recueillirent, et l'on ne doit pas être trop sévère envers celui des deux qui a copié l'autre mot pour mot.

Le période est un grand in-12 de 74 pages, imprimé en 1531. D'importants fragments de cette rarissime prophétie sont reproduits dans un recueil de 1884, après avoir été publiés une première fois en 1846. La personne inconnue qui possédait alors un exemplaire de ce précieux livre affirmait qu'*un* autre exemplaire seulement existant en France avait appartenu à M. Gilbert, rédacteur du bulletin scientifique de la *Gazette de France*, décédé en 1841.

Il est très regrettable, pour les chercheurs que la mystique intéresse, de n'avoir aujourd'hui que des fragments de cette si remarquable prophétie, qui s'étend à l'époque actuelle et au temps du futur grand monarque.

Il importe de citer aussi relativement à la Révolution une prédiction remontant à 1476, formulée par Jean Muller en quatre distiques latins qui sont publiés dans le *Liber Mirabilis* (vol. in-12 imprimé à Rome en 1524). Voici la traduction de ces distiques :

« Après *mille* ans accomplis depuis l'enfantement
« de la Vierge et que *sept cents* ans se seront encore
« écoulés, la *quatre-vingt-huitième* année sera bien
« étonnante et entraînera avec elle de tristes destinées.
« Si en cette année le monde totalement pervers ne
« s'écroule, si la terre et la mer ne se précipitent
« dans le néant, du moins tous les empires de l'uni-
« vers seront bouleversés et, de toutes parts, il y aura
« un grand deuil. »

Passons en revue rapidement les événements qui se sont produits en 1788 :

Le refus d'enregistrer des édits tendant généralement à des réformes libérales fait exiler huit parlements. — Ces mesures suscitent des troubles à Grenoble et à Rennes. — Mauvaise gestion financière et renvoi du ministre de Brienne. — Necker consent à revenir, à condition que les Etats généraux soient convoqués. — Le roi décide cette convocation qui est décrétée le 8 août. — Mouvement du peuple de Paris qui, le 27 août, fait une ovation à Necker. — Les élections sont fixées au 27 avril 1789 ; pour déterminer comment elles se feront, une assemblée de notables dont le roi a choisi les membres sera consultée. — Réunie le 6 novembre à Versailles, cette assemblée est d'avis que le droit de suffrage soit accordé à tout Français majeur payant une contribution quelconque. — Arrêt du 5 décembre du Parlement de Paris relatif à la convocation des Etats généraux.

Tel est le bilan de l'année 1788. On peut dire que réellement la Révolution est commencée.

Jean Muller est donc encore un prophète qui, près de 300 ans à l'avance, a prédit la Révolution française *avec sa date précise*. A. C.

EXPÉRIENCES D'HYPNOTISME
chez le général Alexeïeff, à Kieff

En 1893 — rapporte le comte Nicolas Nicolaïévitch de Vokinnoki, dans le *Rébus*, de Moscou — époque à laquelle j'étais encore très peu familiarisé avec les expériences psychiques, arriva à Kieff une de mes cousines, Maria Golovatenko, qui descendit chez les filles du général Alexeïeff.

Je fus invité à une soirée chez ces dernières. On joua du piano assez longtemps, puis la conversation roula sur le spiritisme, sur les apparitions, l'hypnotisme, etc.

Maria Golovatenko, personne très nerveuse, était à ce moment debout, le dos tourné au piano. A tout propos, elle était prise d'un rire nerveux qui n'avait rien de naturel. Soudain, sans s'en rendre compte elle-même, elle se baissa, mit ses mains sur le clavier et nous entendîmes une gamme chromatique. Elle éclata de rire, et nous aussi. Je remarquai alors que le rire de Mlle Golovatenko dégénérait en un rire quasi-hystérique. Spontanément, j'étendis ma main droite sur elle et lui dis d'une voix forte et ferme : « Dors ! »

Instantanément la jeune fille ferma les yeux. Les personnes assistant à la soirée voulaient faire revenir à elle ma cousine, mais je m'y opposai et je la fis s'asseoir dans un fauteuil. Puis, sans toucher Mlle Golovatenko, je lui donnai mentalement l'ordre d'exécuter plusieurs choses que j'inscrivis sur une feuille de papier dont je fis prendre connaissance à la société.

Mlle Golovatenko exécuta ponctuellement tous les actes que je lui avais suggérés : 1° elle récita une prière ; 2° elle but de l'eau ; 3° elle brisa son verre ; 4° elle s'enveloppa dans un drap de lit. Ensuite, elle s'arrêta devant moi, tomba à genoux et s'inclina jusqu'à mes pieds, ainsi que je le lui avais suggéré, d'une façon impromptue.

Une fois réveillée, elle ne se souvint nullement de ce qu'elle avait fait, alors qu'elle se trouvait en état hypnotique.

Une autre fois, dans la même pièce, et en présence des mêmes personnes, Maria Golovatenko tomba spontanément dans le sommeil hypnotique après avoir regardé assez longtemps un objet brillant sans qu'il y eût la moindre intervention de ma part. Désirant convaincre les autres personnes, je pris ma cousine par la main et lui demandai de dire si elle savait où se trouvait mon père en ce moment. Elle répondit que mon père était assis dans l'une des salles du restaurant Sémaden et causait d'affaires avec un monsieur.

Je fus très étonné de cette réponse, car mon père n'allait jamais au restaurant à cette heure (de 6 à 8 heures du soir). Je réveillai Mlle Golovatenko et rentrai chez moi pour vérifier l'exactitude de ce fait. Mon père, en effet, avait rencontré par hasard notre entrepreneur Golmann, et, comme ce dernier voulait lui faire une communication importante au sujet de maisons que nous faisions construire alors, ils étaient entrés ensemble au restaurant le plus proche, le restaurant Semaden.

Plus d'une fois, pendant la durée de son séjour à Kieff, je fis tomber très facilement ma cousine dans le sommeil hypnotique ; il me suffisait pour cela de la fixer du regard et de lui ordonner de dormir. Mais recevant continuellement des réprimandes de mon grand-père, Michel Slépanovitch, qui craignait que ces expériences faites par un hypnotiseur aussi inexpérimenté que moi n'altérassent la santé de ma cousine, je dus m'en abstenir.

NICOLAS N. DE VOKINNOKI.

L'action du chloroforme sur le cerveau

Le comte Nicolas Nicolaïévitch de Vokinnoki rapporte encore dans la même publication l'expérience suivante :

Exaspéré par un mal de dents qui mefaisait atrocement souffrir, je me décidai à aspirer du chloroforme. En effet, ma douleur se calmait chaque fois que j'avais recours à ce remède ; mais je constatais en même temps, que, pendant les premières minutes, mon cerveau acquérait une énergie et une netteté de compréhension décuplées. Ainsi, par exemple, j'arrivais, sous l'action du chloroforme, à résoudre très facilement une foule de problèmes très difficiles, dont il m'était presque impossible de trouver les solutions alors que j'étais dans mon état normal. Ces solutions, je les trouvais avec une rapidité telle qu'un bon sténographe n'aurait peut-être pas pu les écrire.

Cette expérience m'intéressait tant, qu'au détriment de ma santé, je me chloroformai plusieurs fois, assez faiblement d'ailleurs, juste assez pour rester sur la limite du sommeil. Dans cet état de demi-sommeil, je voyais simultanément tout ce qui était autour de moi, et d'autres choses très éloignées, absolument étrangères à mon entourage.

Je suis maintenant absolument convaincu que l'homme, lorsqu'il se trouve chloroformé à faible dose, acquiert la faculté de la *clairvoyance*. Il m'est arrivé *de voir*, lorsque j'étais sous l'influence du chloroforme, *des faits qui ne se produisaient que deux ou trois jours plus tard*. D'autres fois, je me voyais planant dans l'espace, et, en même temps, je me rendais parfaitement compte que j'étais dans ma chambre, puisque je distinguais tous les objets qui s'y trouvaient.

Je ne me charge pas, pour le moment, d'expliquer ces phénomènes, mais je me propose de le faire plus tard, quand j'aurai recueilli un grand nombre d'observations. Je serai même reconnaissant aux personnes qui liront ces lignes, de me communiquer leur avis sur cet intéressant sujet.

NICOLAS N. DE VOKINNOKI.

NOTRE CONCOURS

Une nouvelle expérience graphologique

Notre première expérience graphologique a très vivement intéressé nos lecteurs. On a pu en juger par le nombre des communications que nous avons reproduites. On en pourrait juger également par les lettres, peut-être plus nombreuses encore, que nous avons reçues depuis la publication des résultats, et qui nous apportaient autant de reproches que de bons conseils. Nous voulons profiter des uns et des autres.

Les reproches, c'est d'avoir mis au concours un problème insoluble — reproches mérités en apparence, puisqu'en effet personne n'en a trouvé la solution, reproches moins mérités cependant qu'ils n'en ont l'air, puisque notre expérience a eu précisément pour résultat de faire constater expérimentalement une impossibilité qui, jusque-là, n'était en quelque sorte que théorique.

Les conseils, c'est de recommencer l'expérience sur de nouvelles données.

Voici donc ce que nous proposons à la sagacité de nos lecteurs.

Nous donnons ci-contre sept spécimens différents d'écriture, émanant de personnalités contemporaines, actuellement vivantes, sauf une, **toutes très connues** et aussi différentes les unes des autres que possible par la situation et par le caractère, et qui comprennent :

Une femme de lettres
Un homme politique
Un soldat
Un auteur dramatique
Un magistrat
Un journaliste
Un humoriste

Il s'agit :

1° De déterminer à laquelle de ces personnalités se rapporte chacun des sept graphismes dont nous publions les fac-simile ; d'où : *sept solutions.*

2° De mettre un nom sur chacun de ces graphismes ; d'où : *sept autres solutions.*

Le problème comporte donc en tout **quatorze solutions.**

Pour intéresser l'expérience, nous attribuerons les prix suivants :

Un prix de **cent** francs.
Un prix de **soixante quinze** francs.
Un prix de **cinquante** francs.
Un prix de **vingt-cinq** francs.
Deux abonnements de deux ans à l'*Echo du Merveilleux*.
Trois abonnements d'un an.

Le premier prix sera acquis à la personne qui aura envoyé le plus grand nombre de solutions justes, à condition cependant que ce nombre ne soit pas inférieur à *dix*.

Pour le second prix, le nombre des solutions justes ne devra pas être inférieur à neuf ; il ne devra pas être inférieur à huit pour le troisième prix.

Les autres prix seront décernés suivant le même principe ; mais on ne pourra y avoir droit que si on a envoyé au moins *cinq* solutions justes.

Pour faciliter notre travail de récapitulation, nous conseillons à nos lecteurs de nous répondre par simple carte postale, libellée de la façon suivante :

	Numéros	NOMS
Une Femme de lettres.		
Un Homme politique.		
Un Soldat.		
Un Auteur dramatique		
Un Magistrat.		
Un Journaliste.		
Un Humoriste.		
		Signature :

Dans la colonne (*numéros*) on inscrira le numéro du graphisme et dans la colonne (*noms*), on inscrira le nom de la personnalité désignée comme auteur de ce graphisme.

Nous donnerons les résultats de ce nouveau concours dans notre numéro du 1er mai.

Les solutions devront nous être adressées avant le 25 avril.

(1)

Grâce à une question sur le Chroniqueur dit Spirites
Il y a beau jour qu'elle m'a connue; j'ai dit ce imprimé ce que je pensais, et j'en ai

(2)

Mes pressentiments ne m'ont jamais trompé, et quand il m'est arrivé un malheur, ce fut toujours de ma faute. Une fatalité me poussait et je marchais au cataclysme avec certitude.

(3)

« Ah vous me croyez accablé par votre indignation, ah j'ai humilié le drapeau de la France dans le pays où il était à la fois adorées honorés, ah

(4)

je te rapporterai un gros cigare de la Havane fabriqué à Schaerbeek dont tu me diras des nouvelles.

(5)

A mon grand regret je ne suis pas libre demain, mais je dispose de moi jeudi, vendredi & samedi. Veuillez donc choisir un de ces 3 jours à votre gré, & me fixer votre heure : j'irai vous trouver soit chez vous, soit à votre journal. J'ai toujours q. q. chose à

(6)

Le liege a fait le plus grand plaisir à sa soeur et je crois qu'il arrivait à pic. Rose la bonne s'est écriée : « C'est étonnant qu'un monsieur ait le

(7)

grande voix du devoir si elle doit se faire entendre.

Je vous prie d'agréer avec mes remerciements l'assurance de mes sentiments bien sincères

LE
MERVEILLEUX SOUS LES TROPIQUES

Quelques cas de télépathie

S'il est un phénomène auquel je crois entièrement, c'est celui de la télépathie ; j'en ai vu, dans ma vie, plusieurs exemples tellement décisifs qu'il m'est impossible de garder là-dessus le moindre doute.

J'en citerai seulement trois qui m'ont laissé une profonde impression.

⁂

Quand j'avais vingt ans, j'étais amoureux comme tout le monde, et, comme tout le monde aussi, je fis quelques conquêtes. Parmi elles était une jeune fille châtaine, taciturne et morose ; par une étrange contradiction, assez ordinaire chez les natures inquiètes et nerveuses, elle aimait follement la danse malgré sa mélancolie. On sait, d'ailleurs, que la danse est le péché mignon des créoles.

A l'île Maurice, comme à l'île voisine de Bourbon, c'est un usage pendant tout l'hiver, c'est-à-dire de mai à octobre, d'organiser entre jeunes gens ce qu'on appelle des « Sociétés de vert ». Chaque sociétaire est forcé d'avoir constamment sur soi une branche de thuya ou une feuille de rose ou de citronnier toujours fraîche. Quand l'on est pris « sans vert », on paie une amende. La Société est administrée par un bureau composé d'un président ou d'une présidente, de vice-présidents des deux sexes, de secrétaires, trésoriers, etc. Chaque dimanche, on se réunit chez les parents de l'un des sociétaires sous prétexte de vérifier les comptes ; mais, en réalité, pour avoir l'occasion d'une « sauterie ». Le trésorier fait son rapport, mais rarement il arrive jusqu'au bout : les comptes sont approuvés d'enthousiasme et de confiance et aussitôt commence la « sauterie ».

Une maman complaisante se met au piano, ou bien un ménétrier nègre spécialement gagé pour la circonstance fait son entrée triomphale au salon et l'on « saute » ainsi jusqu'au soir aux sons grinçants d'un stradivarius en bois-de-natte.

A sept heures tout le monde reste à dîner, et les danses reprennent ensuite pour se continuer une bonne partie de la nuit.

Fin octobre, les « affaires » de la Société se liquident dans un grand bal qui devient un événement local et après lequel il est généralement nécessaire de faire un dernier appel de fonds afin d'éviter la fâcheuse faillite !...

C'est pendant ces « soirées de vert » que je rencontrais le plus souvent Mlle X..., la jeune fille dont je viens de parler ; or, un soir que nous dansions ensemble, elle me dit le plus naturellement du monde : « Dimanche dernier, à une heure du matin, pendant que je vous *suivais jusque chez vous*, vous avez tout à coup disparu et j'en ai eu du chagrin ! »

Je m'arrêtai net de danser ! La personne qui me parlait ainsi appartenait à la meilleure société mauricienne ; ses mœurs étaient au-dessus de tout soupçon.

« Comment, Mademoiselle, lui dis-je ahuri, vous me suivez donc la nuit !

— Mais oui, dit-elle sans le moindre trouble, toujours ! »

J'étais fort épris de cette enfant et sa révélation me causa un réel malaise.

« Mais votre mère, votre frère ! Ils doivent s'apercevoir de votre absence. Qu'en disent-ils ?

— Ils ne disent rien, puisque je ne les quitte pas. »

J'étais de plus en plus désorienté :

« Quoi ! votre mère et votre frère me suivent aussi avec vous ?

— Mais non ! mais non ! répondit-elle avec un sourire qui cherchait à atténuer son impatience. Comme vous êtes bête ! Je ne vais pas après vous pour vous suivre; je vous suis... en fermant les yeux. Vous faites semblant de ne pas comprendre pour éluder ma question : Où êtes-vous allé dimanche ? Pas chez vous, bien sûr, puisque à la sortie du village du Petit-Verger, je vous ai perdu de vue... »

C'était exact; cette nuit-là, me sentant trop fatigué pour rentrer chez mes parents, j'avais été coucher chez un ami, et j'avais précisément changé de route au sortir du Petit-Verger.

J'expliquai cela à Mlle X... ; mais je voulus tirer au clair, tout de suite, cette étrange histoire.

Je menai ma danseuse sous la vérandah et je l'interrogeai. J'appris que toutes les fois que je lui serrais la main, elle continuait à me voir « en esprit » pendant une heure au moins, après mon départ. Si le contact de nos mains était plus prolongé, comme pendant une danse, par exemple, la vision persistait beaucoup plus longtemps. Elle me « voyait » alors jusque chez moi. Seulement, si je changeais de route ou ne rentrais pas directement à la maison, elle me perdait de vue, mais savait exactement à quel endroit précis j'avais quitté le chemin.

Bien plus, elle m'apprit que, toutes les fois que je passais sur la route située à deux cents mètres de sa maison, elle le « sentait ». Quand c'était le jour, la sensation était vague : la nuit, au contraire, elle était très vive, au point d'en être réveillée quand elle dor-

mait. Pour m'en convaincre, elle me montra un petit carnet, qui ne la quittait jamais et où étaient notés très exactement les jours et les heures de mes passages.

Elle était convaincue, d'ailleurs, que j'éprouvais les mêmes sensations, et fut surprise et attristée d'apprendre qu'il n'en était rien.

Je continuai l'expérience et m'amusai à passer devant la maison à des heures très irrégulières et mêmes insolites, tantôt à neuf heures du matin, d'autres fois à deux heures de la nuit; le dimanche suivant, à la « réunion de vert », Mlle X... me montrait son carnet; je le comparai avec le mien et la concordance était toujours rigoureuse.

En somme, je faisais de l'hypnotisme sans le savoir, comme M. Jourdain, de la prose.

Je dois ajouter que, chez cette jeune fille au moins, ce phénomène devait être de nature morbide, car quelques années après, elle fut atteinte d'un mal cruel, l'hystéro-épilepsie, et, après avoir, pendant quatorze ans, traîné une existence misérable et douloureuse, malgré les soins qui lui furent prodigués, elle finit par succomber à ses crises affreuses.

Ceci tendrait à prouver, une fois de plus, la répercussion directe des accidents physiques sur les centres psychiques de l'animal humain.

⁂

Voici un autre cas de télépathie auquel j'ai assisté, en août 1882.

Deux de mes tantes, Mlles Célina et Pauline F... de M..., habitant le district de Moka, à l'Ile Maurice, avaient un de leurs frères, Auguste, à Madagascar; il était planteur à Andévourante.

Un jour que je me trouvais chez elles avec mes parents, tante Pauline se leva tranquillement de son fauteuil et se dirigea versun des miroirs du salon.

A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle pâlit et retourna vivement la tête comme si elle cherchait à voir quelqu'un dont elle aurait aperçu l'image dans la glace. Elle y reporta ensuite les yeux et recommença plusieurs fois ce manège. Puis, éclatant en sanglots :

« Ah! Célina! s'écria-t-elle, notre pauvre Auguste est mort! Je viens de le voir dans le miroir, avec des yeux si tristes! Et sa lèvre semblait dire :

« Adieu! »

C'était vrai : un mois après, le courrier de Tamatave apportait à Mlles F... de M.. la nouvelle de la mort de leur frère, décédé de la malaria à Ivoundrou, à l'heure même où sa sœur Pauline voyait son image à 400 milles de là!...

⁂

Enfin, le troisième cas de télépathie que je connais est du même ordre que le précédent.

Dans mon enfance, j'eus pour bonne une vieille négresse, Marie, la plus fidèle et la plus dévouée des domestiques, qui est morte chez nous après nous avoir servis pendant dix-sept ans. Cette bonne vieille avait un chagrin : c'était sa fille Zabeth qui n'avait guère profité du bon exemple maternel; toute jeune, ses mauvais instincts avaient inquiété sa mère. Aussi celle-ci était-elle très sévère pour Zabeth et ne lui ménageait-elle guère le *zingga* quand elle s'absentait trop longtemps de la case.

Le *zingga* est une punition spéciale aux enfants nègres, un reste de barbarie importé par les Africains de leurs forêts en pays civilisé : il consiste à se prendre l'oreille droite de la main gauche et l'oreille gauche de la main droite, puis à s'accroupir sur les talons et à se relever — et ainsi de suite pendant un temps plus ou moins long, selon la gravité du châtiment imposé. Dès que le patient s'arrête, un vigoureux coup de « rotin » sur les jambes le force à reprendre son supplice. Pour n'omettre aucun détail, nous devons ajouter que chaque génuflexion doit être accompagnée de la phrase sacramentelle : « *Zingga! lamalice napas bon!* » ce qui ne contribue pas peu à vous couper rapidement le souffle.

Vous riez! Vous croyez que ce n'est rien! Eh bien! essayez, faites-en l'expérience et vous m'en direz des nouvelles au bout de deux minutes seulement. Vous vous convaincrez alors que *lamalice napas bon* du tout. Il n'y a pas, en effet, de gymnastique qui brise et endolorisse autant les articulations. Je me souviens qu'étant au collège, j'ai parié avec un condisciple à qui ferait *zingga* le plus longtemps; je gagnai mon pari, mais j'y gagnai aussi une fièvre de cheval qui me tint deux jours au lit.

Quoi qu'il en soit, les séances de *zingga* ne produisirent pas sur Zabeth les résultats qu'en attendait sa mère. Parmi le groupe panaché de ses adorateurs, elle finit par en choisir un, jeune Indien du nom de Sitcharâm, valet de chambre de notre voisin de campagne. Leurs rendez-vous avaient lieu dans un petit bois des environs, appelé le bois Cadet.

Combien de temps dura le roucoulement, je l'ignore! Mais un beau jour Sitcharâm prit son vol et alla roucouler sous d'autres cieux, tandis que Zabeth continuait le cours de son aventureuse existence.

Plusieurs années s'écoulèrent; Zabeth avait conservé

l'habitude d'aller à la ramée, tous les samedis, dans le bois Cadet.

Un jour, à un endroit qu'elle connaissait bien, elle se trouva brusquement en face de Sitcharâm. Toute surprise elle alla à lui : — « Tiens, te voilà ! Que fais-tu ici ? »

Sitcharâm, appuyé au tronc d'un arbre, les mains derrière le dos, la regardait sans mot dire et ne répondait pas à ses questions. Son attitude, la tristesse indicible de son regard étaient telles que Zabeth fut prise d'une terreur folle et courut d'une seule traite jusqu'à la case maternelle. Sur le seuil elle tomba à terre et se roula dans une crise de nerfs épouvantable...

Mon père, mis au courant de l'incident, en fut très intrigué ; il fit rechercher Sitcharâm par la police. Comme tous les Indiens, à cette époque, étaient soumis à l'obligation du passe-port, on eut vite fait de retrouver sa trace.

Nous apprîmes alors qu'il avait habité le Flacq, à l'autre bout de l'île, et, après être resté cloué sur son grabat par la dysenterie pendant six mois, il avait succombé au moment même où il apparaissait à Zabeth dans le bois Cadet...

HERVÉ de RAUVILLE.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Écho du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

LA MAISON
DE NICOLAS FLAMEL

Avant d'aborder l'étude annoncée par le titre ci-dessus, il est bon de faire connaître le personnage qui y est rappelé.

Nicolas Flamel, écrivain juré de l'Université de Paris, né, disent les uns, à Paris, les autres à Pontoise, vers 1330 ; mort, dans tous les cas, à Paris, en 1418, a été l'objet de mille fables plus ou moins ridicules, mais d'autant plus populaires, entre lesquelles il est bien malaisé de discerner la vérité. Cependant, il semblerait, d'après les documents les plus autorisés, qu'il ne fut pas le premier venu, et que de simple écrivain public, il sut s'élever au rang de bourgeois riche et bien considéré. Il avait commencé par tenir une échoppe d'écrivain calligraphe, près de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, où, secondé par sa première femme Pernelle, il acquit bientôt une grande notoriété et une fortune relativement importante. Quittant alors cette position, il fit bâtir un hôtel où il fonda une sorte d'institution propre à héberger et nourrir des élèves à qui il enseigna, en même temps, la calligraphie. Dès ce moment, il fut assez riche pour s'inquiéter de cacher la source de ses richesses, afin d'écarter des concurrents. De là, la légende suivante, trop colportée peut-être malgré lui, mais, à coup sûr, confirmée par sa manière d'agir, visant sans doute aussi la réclame : « Un jour, le « hasard fait tomber entre ses mains un manuscrit, « sur écorce d'arbre — pareil à ces vieux manuscrits « indiens écrits au poinçon — composé de 21 feuillets « divisés par 7 (21 ou 6^1 : 7 = 3) » le nombre 6 représentant, en kabbale, la *puissance*, le *pouvoir*, l'*influence*, la *considération*.

Ce livre, couvert de dessins mystérieux, était, dit-on, du juif Abraham, et renfermait le secret de la transmutation des métaux, de la pierre philosophale, de l'élixir de vie universelle, de toutes les chimères enfin dont se nourrissait le moyen âge. Cette inepte supercherie, répondant aux idées du temps, obtint un plein succès, et fit aussitôt de Nicolas Flamel un homme d'une *puissance* et d'une *science* inouïes, capable même de prolonger sa vie de plusieurs siècles. Les premiers explorateurs vénitiens qui répandaient leur commerce dans tout le monde connu, procédaient ainsi, quand, pour dépister les imitateurs, ils faisaient paraître dans leurs relations de voyages des monstres fabuleux qu'il fallait tuer, en courant mille dangers, avant de parvenir aux trésors gardés par eux.

Mais il ne suffit pas de s'enrichir, il importe aussi de jouir de ses richesses, soi-même, le plus longtemps possible. Or, il n'est pas aisé de défendre seul sa fortune, sans risquer sa vie, à une époque où vivent un clergé ombrageux, des rois besogneux, des seigneurs envieux, des bourgeois jaloux, un peuple fruste, par suite, très facile à pousser à l'émeute et aux pires excès. Ce qui devait écarter les concurrents, n'en excitait donc pas moins des convoitises malfaisantes, et la science des kabbales, en confondant les alchimistes et les juifs dans la même réprobation de la part de la foule catholique, pouvait, un jour, soulever une tempête désastreuse. J'imagine que Nicolas Flamel comprit vite, comme plus tard Henri IV, qui se convertit en disant : « Paris vaut bien une messe », que la protection la plus efficace lui viendrait du clergé, et qu'en faisant la part à Dieu, comme la part du feu, dans un incendie, il sauvegarderait mieux que de toute autre façon, et sa personne et ses biens. Cette intention expliquerait les très nombreuses et larges libéralités dont il se mit alors à combler l'église de sa

paroisse, Saint-Jacques-la-Boucherie, d'abord; d'autres églises et des communautés de toutes sortes, ensuite; les logements de pauvres qu'il créa après, sans oublier le célèbre charnier des Innocents qu'il décora de deux arcades, tout cela avec force inscriptions, et même portraits sculptés parfois, proclamant le nom des donateurs, que tout Paris apprenait ainsi à connaître. Non content de faire construire le péristyle de Saint-Jacques de la Boucherie, il acheta, dans l'église, un emplacement pour s'y dresser, de son vivant, un superbe tombeau; enfin, dans ces dispositions d'esprit, il ne dut pas laisser ignorer qu'à sa mort, tous ses biens appartiendraient à sa paroisse.

Reste à savoir comment Nicolas Flamel plaçait sa fortune pour faire face à de pareilles largesses. Son talent supposé d'alchimiste n'y était pour rien; il ne dut même pas recourir à des prêts usuraires qui lui auraient occasionné certainement, un jour ou l'autre, de vifs désagréments, car on ne plaisantait pas, alors, avec l'usure, qui sentait trop les mœurs juives. Sans doute, lorsqu'il tenait ses deux échoppes, près de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, il dut être tenter de pratiquer le prêt dit *à la petite semaine*, prêt usuraire, certes, mais si bienfaisant dans ses fins, qu'on ne l'a jamais poursuivi, et que l'auteur en aurait été réclamé, le cas échéant, par ses clients, heureux de se déclarer ses obligés, plutôt que ses victimes. Aussi bien, on n'a actuellement aucune preuve de cette pratique contre Nicolas Flamel. En revanche, il dut gagner beaucoup déjà dans son échoppe d'écrivain public, tenue en compagnie de sa femme, Pernelle; également dans son institution de jeunes gens, plutôt fortunés, qu'il logeait, nourrissait et instruisait; également encore dans son commerce de librairie (ce commerce est prouvé), en ce temps-là aussi honoré que lucratif, et s'accommodant bien avec son institution; également par le commerce des denrées coloniales qu'on lui attribua, et que facilitaient et la pension qu'il tenait et les voyages qu'on lui supposa, pour achever les études qu'il fit, dit on, pendant 21 ans, sur le manuscrit cité plus haut et sur les nombres kabbalistiques, multiples de 3 ou de 7; également, enfin, par les consultations, grassement payées, que lui attirèrent certainement sa grande réputation d'habileté en affaires, et la confiance dont l'investit un entourage lettré, ainsi qu'en témoigna le curé de Paris, haut dignitaire du diocèse, qui l'institua, en mourant, son exécuteur testamentaire, conjointement avec deux notables personnages. Si, à sa mort, il laissa, néanmoins, une fortune inférieure à celle que fixait l'attente publique, il faut croire que sa vieillesse en avait usé largement, de maintes manières ignorées, que l'affaiblissement des facultés mentales ou physiques explique, et que le défaut d'enfants pouvait autoriser moralement.

En somme, Nicolas Flamel fut assez habile pour tirer, sans l'aide de l'alchimie, quoi que l'on pensât, de l'or de partout, et ne point éveiller pourtant des jalousies violentes, en restant même l'idole de Paris.

C'est avec raison et une bien perspicace intuition que M. Gaston Mery, dans l'article de *La Libre Parole* (13 juin 1899), qu'il a consacré à la maison N. Flamel, située au numéro 51 de la rue de Montmorency, a remarqué la date de sa construction, 1407.

Ce n'est pas seulement le nombre 1.407, qui est vraiment kabbalistique, et qui attire l'attention de l'initié, c'est encore le numéro de la maison qui n'aurait pas mieux été choisi par l'ancien propriétaire en personne.

Effectivement, 51 = 17 × 3, formule qui ne contient que les chiffres impairs 1, 3, 5, 7 (*numero deus impare gaudet*) et 17 = 7 + 3 + 7, ce qui nous fait entrer, par le rôle de 7 et 3, dans les termes de la légende, suivant laquelle, dit M. Gaston Mery, la vie de Nicolas Flamel fut, de son propre aveu, en concordance perpétuelle avec les chiffres 7 et 3.

1.407 offre déjà une intéressante particularité par l'addition de ses chiffres (1 + 4 + 7 = 12 ou 3 × 4), ou des nombres que le zéro sert à détacher (14 + 7 = 21), ou 3 × 7, ou 12 retourné, et 12 + 21 = 33, soit 2 fois 3 qui donnent 6, dont le rôle a été indiqué à la fin du 2e alinéa du présent travail.

On sait que, dans l'antiquité, le cercle représentait l'univers, l'éternité ou la forme idéale, parfaite. Il n'est donc pas déraisonnable de croire que les nombres les plus fameux devaient aller chercher dans certaines relations avec le cercle l'origine de leur réputation et de leur prestige. Prenons donc le nombre 7.854 qui représente la surface d'un cercle de 100 unités de diamètre, et soustrayons en le nombre 1.407, il nous restera le nombre 6.447.

1.407 = 21 × 67 .... 20e nombre premier
6.447 = 21 × 307 .... 64e — —
——— —— —
7.854 = 21 × 374 qui × 84 = 31.416 qui = 21 × 1.496
ou $21^1 \times 16^1$, soit 231 × 136.

6.447 — 1.467 = 5.040 qui égale aussi 21 × 240, ou 1 × 2 × 3 × 4 × 5 × 6 × 7, ou 7 × 8 × 9 × 10

Voilà donc cinq nombres importants, tous dérivés les uns des autres, avec, pour amorce, précisément le nombre 1.407 en question; tous exactement divisibles par 21, et qui seuls suffiraient déjà, sinon à certifier la prétendue découverte du manuscrit du juif Abraham, signalé plus haut, dont les 21 feuillets sont divisés par 7, du moins à soutenir la prédilection de

Nicolas Flamel pour les nombres 3, 7 et leur produit 21.

Additionnés ensemble, $67 + 307 = 374$, et multipliés par le total de leurs numéros d'ordre dans la série des nombres premiers $20 + 64 = 84$ (ou 21×4), 374×84, produit le nombre 31.416 lequel représente la circonférence du cercle précité. Mais multiplié par 7, contenu dans 1.407, il produit 2.618, soit la différence entre la surface du cercle précité et le nombre 5.236 qui représente le volume de la sphère de 100 unités de diamètre. Multiplié au contraire par 14, contenu aussi dans 1.407, il produit exactement ce même nombre 5.236. Mais la particularité la plus intéressante est bien celle-ci que N. Flamel connaissait certainement; c'est que, en multipliant 474 par 3 ou un multiple de 3, on obtient autant de 7mes du cercle de 100 mètres de diamètre que le multiple contient de fois 3, et qu'inversement en multipliant 374 par 7 ou un multiple de 7 on obtient autant de fois le 1/3 du cercle ci-dessus énoncé : $374 \times 3 = 1.122$ et $374 \times 7 = 2.618$. Voilà donc des coïncidences aussi peu banales qu'inattendues, et, par conséquent, aussi impressionnantes que mystiques.

Je dois encore faire remarquer que les nombres 21, 84 et 1.407 ci-dessus, se composent ou plutôt s'écrivent avec 3 fois 7, soit, pour le premier, $7 + 7 + 7$; pour le second, $7 + 7^1 + 7^2$, ou $77 + 7$; et, pour le dernier, $707 + 700$.

Il est un autre genre de recommandation pour certains nombres, et notre date est de ceux-là, c'est celui qui leur vient de leur propre formation par le produit de certains facteurs formés de chiffres naturels successifs. Ainsi, $1.407 = 234,5 \times 6$ (2, 3, 4, 5, 6). Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, avait déjà signalé, comme un nombre remarquable, 56, qui est formé de 7×8 (5, 6, 7, 8). C'est quelque chose d'analogue que nous venons de voir dans la composition de 1.407. Mais supprimons le 0, nul en soi, de 1.407, il reste 147 qui = aussi 21×7, et qui, retourné en 741, rappelle l'observation précédente, puisque

$$\left.\begin{array}{l}1+2+3+4+5+6= 21\\ 1\times2\times3\times4\times5\times6=720\end{array}\right\} = 741 = 38^1$$

ou nombre des divinités de l'ancienne Egypte renfermant, de la sorte, les chiffres 1, 2, 3, 4, 5 et 6 visés plus haut.

Ajoutons, pour être complet, que 3 et 7, dans 37, forment un nombre curieux, par la particularité qu'il offre d'avoir des produits composés de 3 mêmes chiffres, jusqu'à 999, lorsqu'il est multiplié par 3, ou un multiple de ce nombre. Ainsi, 37×21 (ou 3×7) = 777. On ne sera donc pas étonné que son triangle ramène ces mêmes chiffres, car $37^1 = 703$.

Il faut, maintenant, passer à un autre ordre d'idées, et se demander ce que peut bien signifier la date 1.407, car si elle est bien intentionnelle, comme paraît l'indiquer son choix, parmi d'autres nombres rapprochés, mais dépourvus de propriétés arithmétiques curieuses, c'est qu'elle a une signification quelconque. Or, ce sens n'exige pas de longues recherches, grâce aux habiles investigations de M. Gaston Mery, qui a trouvé, tout le long du fronton de la maison, une inscription en lettres gothiques dont voici le texte :

« Nous homes et femes laboureurs demourant au
« porche de cette maison qui fût batie en l'an de
« grâce mil quatre cent et sept, sommes tenus chacun
« en droit de soy, dire tous les jours une Patenôtre
« et un Ave Maria en priant Dieu que sa grâce fasse
« pardon aux pauvres pécheurs trépassés. »

Il existe une variante sensiblement différente de cette inscription (pourquoi cette variante, à propos d'un fait matériel aisé à contrôler, quand la reproduction devrait être semblable pour tout le monde ?), mais l'une et l'autre ont heureusement, malgré leurs écarts, le même nombre de mots ou figures équivalentes, soit 52, ou 4 fois 13, 13 venant ici encore figurer la mort.

A mes yeux, la date 1.407 n'est pas autre chose qu'une variante ou un résumé de l'inscription. C'est par des tours de force de ce genre que N. Flamel avait dû établir sa réputation d'immense science. En effet, le nombre 7 veut dire consécration, invocation, prière ; le nombre 3 trinité divine ; 21, triangle de 6, pouvoir, puissance ; enfin le nombre 67, qui ne peut être divisé puisqu'il est nombre premier, forme par l'addition de $6 + 7 = 13$, le nombre qui signifie la mort, ou les morts. Aussi bien, le total de la série de 42 (6×7) nombres naturels successifs commençant à 13 ($6 + 7$), pour finir à 54 compris ($54 = 27$ (ou 3^3) $\times 2$) est de 1.407. Ce qui n'empêche pas les deux nombres extrêmes de la série, 13 et 54, de ramener, par leur somme, 67, déjà cité ci-dessus. De plus, si nous additionnons les quatre nombres dont les combinaisons susdites nous ont permis de retrouver deux fois 1.407, nous obtenons 143, soit 11 fois 13 ($143 = 88 + 55$, et $88 = 21 + 67$, et $55 = 13 + 42$). L'apparition ici des deux nombres 88 et 55, dont le premier me paraît symboliser la femme, tandis que le second représente les qualités morales et intellectuelles qui distinguent la divinité, vient à point pour traduire en kabbale numérale le passage de l'inscription gothique concernant la Vierge Marie, à invoquer, au même titre que Dieu. De la sorte, il faudrait lire dans cette date : *Prions* (ou priez) *le Dieu tout-puissant et la Vierge Marie pour les trépassés.*

Un examen attentif du monument, au point de vue des mensurations, des baies et des principales œuvres,

donnerait peut-être une dernière forme de l'inscription, qui confirmerait la seconde et appuierait notre thèse sur l'existence d'une *écriture* que nous appelons *architecturale* ou *monumentale*. Le caractère attribué à Nicolas Flamel est loin de repousser une pareille supposition ; au contraire, il l'affermit.

F. CHAPELLE.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Il y a dans l'église d'Oberemmel, arrondissement de Trèves, province rhénane, une pierre portant l'inscription suivante en allemand :

« Lorsque Saint-Marc nous amènera Pâques; que « Saint-Antoine nous chantera la gloire de la Pentecôte; que Saint Jean se présentera à la Fête Dieu; « le monde résonnera de cris de douleur. »

*Cette triple concordance s'est produite en 1886 — sans rien causer de la douleur prédite. Il serait intéressant de savoir quand elle se reproduira, et si cette date concorde avec celles données par les astrologues de l'*Echo *ou les prophéties.*

BARON DE NOVAYE.

M. Paul Delion a écrit dans son livre sur les membres de la Commune, édité chez Lemerre : « Brunel avait pour maîtresse une servante de M. Fould, qui, avant la guerre, tenait une boutique pour consultation magnétique à Strasbourg. S'il faut en croire la légende, plusieurs membres de la Commune n'agissaient qu'après l'avoir consultée. » La légende est elle admissible ?

UN ABONNÉ.

M. Emile Ollivier a raconté que lorsque le carrosse de Marie Louise sortit de la voûte des Tuileries le 2 avril 1810, la couronne impériale qui le surmontait s'était détachée et brisée ; et que le même accident arriva le 30 janvier 1853, quant il sortit, portant Napoléon III et l'Impératrice. Où est la preuve de l'authencité du fait ?

UN LISEUR.

RÉPONSE

J'ai l'édition des Centuries *éditée par Besongne à Rouen en 1689 : la lettre à Henry Second s'y trouve avec l'annonce de la persécution jusqu'à 1792, an « que l'on cuidera être une rénovation de siècle ». Les éditions plus anciennes renferment cette lettre et ce passage. Donc la prédiction de cette ère républicaine est authentique.*

TIMOTHÉE.

ÇA ET LA

Une jeune fille multicolore

On nous écrit de Springfield :

« A croire les journaux de Springfield (Etats-Unis), il existe dans cette localité une jeune fille dont la peau change de couleur. C'est une jeune mulâtresse, qui passe du brun foncé sa couleur naturelle au rose pâle.

La transaction du noir au blanc s'accomplit graduellement ; on voit d'abord apparaître sur sa peau quelques petits points blancs qui finissent par l'envahir toute entière. Un pied est par moments d'un brun magnifique, sa couleur naturelle, tandis que l'autre est d'une blancheur immaculée. D'autres fois, le teint est de lis et de rose, tandis que ses paupières restent brunes et *vice versa*. »

Les canards aussi changent de couleur à distance.

Une colonne merveilleuse

Le Gaulois, puis *La Vérité française* du 7 janvier, ont relaté le fait suivant :

« On mande de Kharbine à Saint-Pétersbourg, qu'une colonne énorme, semblable à celle dont parle la Bible, s'est élevée vers le ciel auprès d'une bourgade appelée Tao-Gaï-Tchao ; elle fut vue de loin, qui montait lentement, mais bientôt sa forme changea, et transformée, elle se dressa comme une croix immense à l'horizon.

« La population a été fort impressionnée par cette vision mystérieuse. Et tous ceux qui ont contemplé ce signe gigantesque l'ont considéré comme un présage du prochain triomphe des armées russes. »

A TRAVERS LES REVUES

RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

Nos lecteurs se souviennent des curieuses expériences que sous le titre de « Régression de la mémoire » le colonel de Rochas a décrites dans un travail que nous avons reproduit. Une courte controverse s'est même élevée à ce sujet entre M. de Rochas et notre Directeur.

M. A. Bouvier rend compte dans la *Paix universelle* d'expériences du même genre. qu'il a faites à Lyon. En voici les procès-verbaux :

Le sujet endormi, je lui fais franchir les étapes de cette vie avec rapidité, puis je le fais passer par le sein de sa mère et enfin je l'amène à l'état d'esprit.

Prenant la vie actuelle comme point de départ, je l'interroge comme suit (1) sur sa *Deuxième Vie*.

Deuxième vie. Marguerite Duchesne

A l'état d'esprit. — Se rend compte de sa situation.

D. Que faites-vous comme esprit ? — R. Je me promène

(1) *Je prie le lecteur de prendre note des abréviations :* D. pour demande. Q. F. V. pour que faites-vous? R. pour réponse.

tout le temps, je vois mes parents et amis, qui eux ne me voient pas. Je voudrais bien voir aussi Louis, mon fiancé, qui est parti avant moi, mais je ne le trouve pas.

D. Revoyez votre corps. — R. Je vois mon corps de demoiselle dans un cimetière, à Briançon.

D. Revoyez-vous au moment de la mort. — R. Je me vois la même figure.

D. Vous quittez votre corps (le sujet tousse beaucoup et passe par la phase de la mort, le corps renversé en arrière, devenant froid).

D. Vous vivez matériellement ; quel âge avez-vous ? — R. Vingt-cinq ans.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1860.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Marguerite Duchesne.

D. En quelle année êtes-vous née ? — R. 1835.

D. Comment s'appelle votre père ? — R. Louis Duchesne.

D. Que fait-il ? — R. Il tient un commerce d'épicerie, rue de la Caserne (le sujet tousse et se plaint de la poitrine et du cœur).

D. Qu'est-ce qui vous fatigue ? — R. Je suis bien malade, on dit que je m'en vais de la poitrine ; pour moi, c'est le chagrin.

D. Vous avez donc du chagrin, quelle en est la cause ? — R. C'est que j'aimais un jeune soldat qui est mort.

D. Comment s'appelait il ? — R. Louis-Jules Martin. Ah ! mon pauvre Louis.

D. Où était-il soldat ? — R. A Briançon.

D. Est-ce qu'il était de Briançon ? — R. Non, il était Marseillais.

D. Vous n'avez plus que vingt ans. Que faites-vous ? — R. Je pense à Louis Martin.

D. Dix-huit ans. Q. F. V. ? R J'aide mes parents dans leur commerce d'épicerie.

D. Quinze ans. Q. F. V. ? — R. Je viens de quitter la classe des dames Trinitaires que j'aime beaucoup.

D. Dans quelle rue est située cette école ? — R. Dans la rue de la Gargouille.

D. Quatorze ans. Q. F. V. ? — R. Je vais en classe.

D. Qu'apprenez vous en classe ? — R. A lire, à écrire, les fractions, le style, la géographie.

D. Et la géométrie, sans doute ? — R. La géométrie..., ces lignes que les grandes ont sur leurs cahiers... ; je n'aime pas ça.

D. Douze ans. Q. F. V ? — R. Je viens de faire ma première communion, je suis bien contente, j'aurais voulu mourir ce jour-là pour aller droit au ciel.

D. Huit ans. Q. F. V. ? — Je vais à l'asile, chez les religieuses, rue de la Gargouille.

D. Cinq ans. Q. F. V. ? — R. Je vais à l'asile, on me donne des images et la croix, tous les dimanches on me met des rubans, maman me donne des sous que je me mets dans ma tirelire... petite grenouille.

D. Deux ans. — R. Je ne veux pas aller chez la sœur.

D. Et pourquoi ? — R. On m'a mis mon tablier sur la tête pace que zai dit à une petite qu'elle était une bugue et pis que ze li ai fait les cornes, et pis on dit que le diable va me prendre.

D. Un an. Q. F. V. ? — Je suis sur les genoux de maman qui me dit : « Fais dodo ma petite pouponnette. »

(A partir de cette époque, le sujet ne pouvant répondre, M Bouvier lui fait revoir au lieu de revivre son passé, et il répond comme quelqu'un de parfaitement conscient ce qui se passe dans son enfance.)

D. Six mois. Q. F. V. ? — R. Je suis encore bien malade, je viens d'avoir les convulsions.

D. Qu'est-ce que c'est les convulsions ? — R. On dit que je suis toute tordue.

M. Bouvier la fait vieillir de quelques mois et lui dit : « Vous venez d'avoir les convulsions. » — R. Qu'est-ce que c'est que ça ? M. Bouvier le lui explique et la ramène à sept mois.

D. Q. F. V. ? — R. On me met dans l'eau pour me guérir, on dit que je suis bien nerveuse.

D. Quatre mois. Q. F. V. ? — R. Fais rien, suis couchée (le sujet parle difficilement).

D. Deux mois. Q. F. V. ? — R. On m'écrase, je ne sais pas ce qu'on me met dessus.

D. Un mois. Q. F. V. ? — Ne répond pas, fait semblant de téter.

D. Vous venez de naître. — R. C'est pas bien drôle, on me met dans l'eau, je suis toute sale.

D. Vous êtes encore dans le sein de votre mère. R. C'est bien noir. (Le sujet prend la position du fœtus dans le sein de la mère, les poings sur les yeux, entièrement replié sur lui même. La même position est conservée seulement pendant les cinq derniers mois de la gestation, c'est-à-dire à partir de ce moment une détente se produit, le sujet devient inerte, les bras tombent ; le corps, renversé en arrière sur le fauteuil qu'il occupe, paraît sans vie.).



Troisième vie. Jules Robert.

D. Vous êtes à l'état d'esprit Q. F. V. ? — R. Je m'ennuie, je souffre, je ne suis pas très bien.

D. Vous rendez-vous compte de l'état dans lequel vous êtes ? — R. Je ne sais pas trop, je me sens plus leste.

D. Pourtant vous comprenez que vous n'avez plus votre corps matériel. — R. Oui, mais je souffre quand même.

D. Retournez en arrière, voyez votre corps. — R. Je vois mon corps.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis un homme.

D. Reprenez votre corps (le sujet tousse énormément).

D. Qu'est-ce que vous avez ? — R. Je suis bien malade. Quand pourrais-je mourir, sale existence, c'est pas malheureux que je meure.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. En 1780.

D Quel âge avez-vous ? — R. Quarante-deux ans

D. Vous n'avez plus que trente-huit ans. Où êtes-vous ? — R. A Milan.

D. Chez qui ? — R. Chez Paoli.

D. Qu'est-ce que c'est que Paoli. — R. C'est mon patron.

D. Et que faites-vous ? — R. Quel dur métier, je taille du marbre, mais je ne suis pas adroit, je ne fais que dégrossir, je fais les rognures, j'arrondis les angles.

D. Et votre patron, que fait-il ? — R. Oh ! mais il travaille bien lui, il fait de belles choses, seulement c'est une brute, c'est une rosse, il me flanque des taloches il ne fait que boire et dit que je suis saoûl.

D. Est-ce que vous gagnez beaucoup ? — R. Oh ! 20 sous par jour, une misère quoi, je ne peux pas vivre ; pour payer le mastroquet, je mange de la polenta. Le patron, lui, gagne beaucoup d'argent. Il en a des pièces d'or.

D. Vous avez trente-cinq ans. Que faites-vous ? — R. Je lime la pierre pour le patron Paoli.

D. Que fait-il de joli, votre patron ? — R. Il fait de la sculpture.

D. Quel genre ? — R. Des reproductions.

D. Pourriez-vous nous citer quelques-unes de ses œuvres ? — R. Oh! moi je ne m'y connais pas beaucoup je ne sais pas le nom : il a fait un homme qui terrasse un taureau, puis un autre qui écrase un serpent. Il a fait aussi une reproduction de la Vierge à la chaise.

D. Où est-elle en ce moment, cette reproduction ? — R. Je crois qu'elle est au Vatican.

D. N'y a-t-il pas de ses monuments dans d'autres endroits ? — R. Oui, à Rome et dans d'autres villes.

D. Trente ans. Où êtes-vous ? — R. Dans une sale rue.

D. Q F. V. ? — R. Je travaille.

D. Vingt-huit ans. — R. Oh ! il faudra que je parte d'ici

D. Où êtes-vous ? — R A Briançon.

D. Où voulez-vous aller ? — R. A Milan, j'ai mon ami Piétri qui me donne ce conseil, mais je ne sais pas ce que je dois faire.

D. Vingt-cinq ans. Où êtes-vous ? — R. A Briançon, dans une épicerie, je porte des colis.

D. Vous n'avez plus que vingt-un ans. Vous devez être soldat ? — R. J'ai passé au conseil, on m'a reconnu trop faible.

D. Vingt ans — R. J'ai fait une bêtise de m'en aller de chez mon père.

D. Q. F. V. ? — R. Je suis dans une épicerie, je décloue des caisses... mille métiers, trente-six misères.

D. Dix-neuf ans. Q F. V. ? — R. Je porte des journaux.

D. Quels journaux ? — R. *La Durance.*

D. Que disent-ils, ces journaux ? — R. Je ne sais pas, je ne sais pas lire, mais on dit que les Autrichiens vont venir.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1757.

D. Dix-huit ans. Q. F. V. ? — R. Je fais le cordonnier, mais je trouve que c'est trop dur.

D. Dix-sept ans Q. F. V. ? — R. J'apprends le métier de cordonnier, mais je suis maladroit et je me tape sur les doigts.

D. Seize ans. Où êtes-vous ? — R. Je suis chez mon père, mais je veux m'en aller de cette boîte parce qu'il me faut trop travailler.

D Où habite-t-il votre père ? — R. A Saint-Pierre, près Briançon.

D. Que fait-il ? — R. Il est cultivateur en fermage.

D. Comment s'appelle le propriétaire ? — R. Il s'appelle Bornéo, c'est un gros goujat.

D. Quelles cultures faites vous ? — R. Des pommes de terre, de l'osier. (Le sujet tousse un peu ; on lui en fait la remarque, ce à quoi il répond : « Pourtant, je suis encore bien solide. »)

D. Douze ans. Q. F. V. ? — R. J'aide mon père, mais je m'éreinte.

D. Vous n'allez donc pas à l'école ? — J'y vais un peu l'hiver, mais je m'en moque pas mal.

D. Onze ans. Q. F. V. ? — R. Je vais faire ma première communion.

D. Alors vous allez au catéchisme ? — R. Oui.

D. Comment s'appelle le curé qui vous l'apprend ? — R. Le père Antoine.

D. Le connaissez-vous bien, votre cathéchisme ? — R. Oui.

D. Alors qu'est-ce que Dieu ? — R. Dieu est un être infiniment bon, aimable, qu'il faut aimer et adorer par dessus toutes choses.

D. Dix ans. Q. F. V. ? — R. Il fait froid.

D. Vous n'êtes donc pas bien habillé ? — R. Je suis en colère, je n'ai pas de culottes, ma mère m'habille avec ses vieilles jupes, aussi les petits se moquent de moi. Quand je ferai ma première communion on me donnera de beaux habits, j'aurai des culottes.

D. Comment vous chauffez-vous ? — R. Je vais dans l écurie auprès des vaches et des brebis.

D. Vous n'avez que des vaches et des brebis ? — R. Nous avons aussi des cochons d'Inde, des poules.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. Oh ! ça je m'en occupe pas. On dit que c'est en 1748.

D. Six ans. Vous vous amusez, à cet âge ? — R. On me laisse pas amuser trop.

D. Que faites-vous donc ? — R. Je défais des machins (ce disant, il fait le mouvement de dévider quelque chose en tournant ses mains l'une autour de l'autre).

D. Qu'est-ce que c'est ces machins ? — R. Des machins ronds où il y a des bêtes dedans, ça sent mauvais.

D. En ce cas ce sont des fromages !... (le sujet éclate de rire, se frappant sur les genoux et tapant des pieds, pris d'une gaîté folle). — R. Il faut croire que vous avez de la pègue aux yeux ; c'est des choses pour faire de belles robes aux dames.

D. Ce sont des cocons, alors ? — R. Oui. Des fromages, ah ! ben, vous n'êtes pas dégourdi (il continue à rire de plus belle).

D. En ce cas, vous avez des mûriers ? — R. Oui, il y a des feuilles à Saint-Pierre.

D. Cinq ans. Q. F. V. ? (Le sujet fait le mouvement de dévider.) — R. Je sais pas faire ça, ça m'agace, faut aller trop vite.

D. Deux ans. — Ze m'amuse avec papa.

D. Un an. Q F. V. ? — R. Suis malade.

D. Six mois. Q. F. V. ? — R J'ai mal au ventre (il gémit).

D. Vous venez de naître. (Le sujet se renverse en arrière.)

Quatrième vie. Jenny Ludovic

A l'état d'esprit. — D. Vous êtes à l'état d'esprit. — R. Qu'est-ce qu'un esprit ? — C'est vous dans l'état où vous êtes, c'est-à-dire sans votre corps matériel (le sujet n'a pas l'air de comprendre).

D. Qu'est ce que vous êtes, homme ou femme ? — R Je suis une femme... mais pourquoi que je ne vois pas mes enfants ni mes amis... que m'est-il arrivé ? — Eh bien ! vous avez tout simplement quitté votre corps matériel en passant par ce qu'on appelle la mort. Est-ce qu'on ne vous a jamais parlé de votre âme quand vous étiez petite ? (Le sujet ne répond pas à ces questions, paraît troublé.)

D. Quel âge avez-vous ? — R. Trente ans.

D. En quelle année êtes-vous née ? — R. 1702.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Jenny Ludovic.

D Avez-vous des enfants ? — R. J'en ai deux : le petit Auguste, sept ans, et Jean, qui vient de naître.

D Les voyez-vous ? — R. Non.

D. Vingt-huit ans. Q. F. V. ? — R. Je suis malade.

D. Où souffrez-vous ? — R. J'ai bien mal à la tête.

D. Vingt-cinq ans. Comment s'appelle votre mari ? — R. Ludovic-Auguste.

D. Où habitez-vous ? — R. A Plouermel.

D. Que fait votre mari ? — R. Il est bûcheron.

D. Et vous ? — R. Je soigne les petits.

D. Vingt-trois ans. Q. F. V. ? — R. Je vois mon petit Auguste, oh! le joli petit, mais vous me causerez un autre moment, je suis trop malade.

D. Seize ans. Où êtes-vous ? — R. Je suis avec l'oncle Marietti.

D. N'avez-vous pas de parents ? — R. Non, je suis orpheline.

D. Avez vous été à l'école ? — R. Non, je ne sais pas lire, mais l'oncle m'a appris à signer, car il est savant, lui.

D. Que fait il, votre oncle ? — R. Il est chez un apothicaire.

D. Vous n'avez donc que votre oncle pour famille ? — R. (Confidentiellement.) Je crois bien que c'est mon père, mais il ne faut pas le dire. Il ne faut pas l'interroger sur mon père, quand on en parle il a les larmes aux yeux; il est plein de tendresses pour moi. Je n'ai pas connu ma mère ; je crois que mon oncle n'a pas été sage, mais je ne veux pas le juger, car il est très bon pour moi.

D. Est-ce que votre oncle est votre seule affection ? — R. Je connais Ludovic qui est veuf, et nous attendons quelque temps pour nous marier, il est si gentil et si doux.

D. Alors il est libre et seul maintenant ? — R. Non, il a deux enfants de sa première femme, le petit Alain et la petite Yvonne.

D. Vous en aurez bien soin ? — R. Je dis oui, mais je n'ai pas envie de les garder, je les collerai à la grand'mère.

D. A votre mariage, votre oncle sera obligé de vous faire connaître votre vrai nom. — R. L'oncle ne veut pas qu'on lui parle de ça, il ne discute pas, il a dit qu'il donnerait son nom comme le mien à l'état civil.

D. Quinze ans. Q. F. V. ? — R. Je suis chez mon oncle, je raccommode, je fais des blouses pour lui.

D. Douze ans. Où êtes-vous ? — R. Avec l'oncle, à Plouermel, au bord de l'eau.

D. Dans quel département est-ce ? — R. Qu'est-ce que que c'est que ça ? Province vous voulez dire. C'est la Bretagne, où il y a les meilleures gens du monde.

D. Que faites-vous ? — R. Je vais ramasser des fleurs pour faire des tisanes.

D. Vous connaissez donc les plantes ? — R. L'oncle m'a appris à les connaître, car il en ramasse pour l'apothicaire, l'Ours comme on y dit.

D. Mais quel est son nom ? — R. Joannès Yves, je crois.

D. Quelles sont les plantes que vous connaissez ? — R. L'œil de chat; la plante céleste, ça a un autre nom, la Bryère, je crois ; l'étoile du firmament, on la pile et on en fait sortir l'eau, c'est bon pour les douleurs ; la patte d'araignée, plante jaune en guirlande, le miroir de l'âme, et bien d'autres...

D. Huit ans. Q. F. V. ? — R Je suis avec l'oncle.

D. Cinq ans. Q. F. V. ? — R. L'oncle me caresse, il me fait des couronnes de bruyères, il est bien gentil.

D. Deux ans. Vous n'avez plus que deux ans. — R. C'est l'oncle, puis c'est mon papa. Quand il vient quelqu'un, je dis oncle. Quand il est seul, il me pince les joues pour que je l'appelle papa.

D. Et votre maman, où est-elle ? — R. Je n'en ai pas.

D. Vous venez de naître ? — R. Je vois une jeune femme, on dit que c'est maman, papa pleure, maman va mourir.

(*A suivre*) A. Bouvier.

M. A. Bouvier promet, pour un prochain numéro, la suite, et sans doute, les conclusions de ses observations. Nous les ferons connaître à nos lecteurs.

LA BOURSE

L'incertitude domine, provoquée par les événements d'Extrême-Orient et leur répercussion sur les affaires. La spéculation est lasse d'attendre une solution quelle qu'elle soit. Sera-ce réellement la continuation des hostilités ? Est-on, au contraire, à la veille de négociations pacifiques ? Et puis, l'une ou l'autre de ces éventualités peut-elle être suivie de la continuation de la hausse ? Les cours ne sont-ils pas déjà bien élevés ? Certes, ce n'est pas la guerre qui peut les améliorer. Mais la paix non plus ne semble pas devoir les porter plus haut, puisqu'ils n'ont cessé de monter depuis un an, c'est-à-dire en pleine période de guerre.

Aussi la Bourse ne fait-elle pas de vastes projets. Les ambitions ne vont pas au delà d'une séance. Selon les circonstances, les bruits, les racontars, on reprend aujourd'hui pour baisser demain et remonter ensuite. Combien cela va-t-il durer ? Peut-être jusqu'à ce que se soit éclaircie la situation en Extrême-Orient.

⁂

Canal de Panama. — Tout créancier de la liquidation de Panama doit faire connaître, avant le 4 avril, s'il désire user du droit qui lui est réservé de souscrire, au prix de 100 francs, un bon à lots par chaque 2.655 francs de sa créance, la fraction au-dessous de 2.654 francs étant négligée.

Le prix des bons sera imputé sur le premier dividende à recevoir, qui sera de 10 0/0 du montant des créances, dividende dont la répartition commencera en mai prochain.

Toutefois, tout créancier ayant le droit, quel que soit le chiffre de sa créance, de souscrire à 1 bon, le créancier d'un chiffre inférieur à 1.000 fr., pour qui le dividende de 10 0/0 représentant moins de 100 francs, devra compléter, par un versement en espèces, les 100 francs, coût du bon qu'il demanderait.

Si l'application du droit de souscription, ainsi déterminé, faisait ressortir une demande de bons supérieure à 670.000, les souscriptions au-dessus de 20 bons subiraient une réduction proportionnelle. Par contre, si le nombre des bons délaissés par les ayants-droit était suffisamment important, le liquidateur s'est réservé le droit de les offrir de nouveau aux créanciers, dans des conditions qu'il déterminera d'accord avec le mandataire des obligataires.

⁂

L'Emprunt Russe. — L'emprunt dont il a été si souvent question depuis deux mois, sera, dit-on, réalisé dans la première quinzaine d'avril. Il sera de 600 millions en 5 0/0 amortissable à brève échéance, à un taux beaucoup plus bas que les précédents.

Ces 600 millions la France s'empressera de les donner, dans son intérêt propre, dans l'intérêt de son alliée, dans l'intérêt de toute la race blanche dont la Russie est le porte-drapeau dans la terrible lutte où elle est engagée.

Ajoutons, à ce propos, que contrairement à certains bruits propagés par les ennemis de la Russie, la situation financière de notre alliée est des plus satisfaisantes. Et certainement on aurait pu renvoyer à la fin de l'année ou au commencement de l'autre la réalisation de cet emprunt. En effet, en dehors des ressources nouvelles que lui a fournies l'emprunt intérieur de 200 millions qui vient d'être largement couvert, l'or existant à l'heure actuelle tant dans les caisses de la Banque d'Etat que dans celles du gouvernement est suffisant pour faire face aux dépenses de guerre pendant plusieurs mois.

Le Gérant : Gaston Mery.

Imprimerie Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73